

- Vous avez mené une vie de globe-trotter, pourquoi rêvez-vous d'une voie de garage comme le Parlement ?

- Ce n'est pas une voie de garage. Je désire simplement rendre un peu à mon pays ce qu'il m'a donné. J'ai beaucoup voyagé dans ma vie, j'ai habité dans une quinzaine de pays, en Asie, en Amérique latine, en Afrique, mais j'ai toujours gardé un lien profond avec la Suisse. Je rentrais régulièrement, j'avais mon appartement, je revoyais mes amis. Quand mes parents étaient encore en vie, je les appelais chaque jour, d'où que je sois dans le monde, quand il était 18 heures à Lausanne.

- Vous avez passé 150 jours à Singapour l'an dernier. Berne est moins enthousiasmante, non ?

- Je suis né à Berne, donc je m'y sens très bien! (sourire) En fait, je me suis toujours adapté aux pays où je vivais : je me suis senti Indien chez les Indiens, Chinois chez les Chinois... J'ai gardé mon identité suisse tout en ayant développé une forme d'ouverture aux autres. Par exemple, ma femme, Ana Maria, est médecin colombienne. Donc la Colombie est tout naturellement devenue une partie de moi.

- Vous avez toujours voulu découvrir le monde ?

- J'ai vécu ma jeunesse à Lausanne, dans une famille unie et très heureuse. Mon père était patron d'un groupe industriel, Interfood, qui regroupait Suchard, Tobler; il était aussi colonel de l'Etat-Major Général à l'armée. Ma mère était musicienne. C'était une époque assez conformiste, j'étais un fils de famille bourgeoise. J'ai fait des études classiques : droit, économie, relations internationales, puis l'école d'officier. Mais je voulais connaître autre chose. En 1974, à 24 ans, je suis allé au Mexique pour y préparer ma première thèse.

- Vous y avez pris goût ?

- Oui, cela m'a ouvert l'esprit. Et tout de suite après, je suis allé au Népal pour y rédiger ma deuxième thèse. J'y ai été nommé professeur de politique internationale à l'Université de Katmandou. J'en ai profité pour partir en Asie avec des copains. On était six, on est partis dans un vieux bus VW qu'on avait baptisé « Fous le camp ». On a passé quatre mois sur les routes, en passant par la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan, l'Inde. C'était partout des découvertes, des paysages incroyables, des habitudes différentes, des remises en question. On se disait forcément : et moi, je crois quoi ? Où sont mes repères ? Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui doit être remis en question par rapport au monde d'où l'on vient ?

- Vous avez aimé Katmandou ?

- Je me suis aperçu que je pouvais m'adapter partout et que c'était enrichissant. Le jour de mon arrivée, j'ai pris un auto-stoppeur qui avait une rage de dents. Je l'ai amené chez le dentiste et puis il m'a dit : « Veux-tu rester chez moi ce soir ? » J'ai accepté, bien sûr, et pour finir, je suis resté six mois chez lui. C'était un Hindou. Avec sa femme, ils m'ont emmené au temple, il était végétarien, il faisait partie de ces croyants qui ont un petit bandeau sur la bouche pour éviter de respirer un insecte, qui prennent un petit balai en marchant pour ne pas écraser une fourmi, C'était le respect absolu de la vie.

- Vous ne regrettiez pas le confort de la Suisse ?

- Je n'ai jamais eu besoin de confort. D'ailleurs même si je vis aujourd'hui dans ma maison entourée d'un beau jardin, à Pully, je m'impose parfois de dormir par terre. Et je le faisais surtout à l'époque où je descendais professionnellement dans des cinq étoiles. Oui, j'ai cette discipline de dormir de temps en temps par terre.

- C'est une pénitence ?
- Non, c'est juste pour ne pas m'habituer à des aises, à un conformisme, à une sorte de « ça-m'est-dû », qui sont l'ennemi de l'humilité.

- A Katmandou, vous avez épousé leur religion ?
- J'ai épousé leurs coutumes. Je ne veux pas rabaisser les religions au rang de coutume, mais je pense qu'elles correspondent à l'ADN de certaines sociétés, à certaines traditions. Sans renier mes propres convictions chrétiennes, j'aimais accompagner mes amis au temple..

- Intérieurement vous restiez chrétien ?
- J'ai toujours recherché le contact avec Dieu. Pour moi, Dieu est comme une sorte d'émetteur, qui émet sans cesse des vibrations positives; mais sur la ligne, il peut y avoir plein de grésillements. Cela fait que chacun reçoit le message à sa manière, en fonction de l'état de son propre transistor récepteur. Je ne dis pas que leur manière est la bonne et pas la nôtre. Jamais ! Mais quand je suis avec des gens honnêtes, sincères, je peux partager leur chemin vers Dieu.

- A Katmandou, c'est l'époque des hippies.
- Quelques représentants du corps diplomatique m'avaient demandé d'entrer dans les réseaux hippies pour les convaincre de rentrer chez eux. Donc j'étais en veston cravate le jour, mais il m'arrivait de mettre un pantalon à fleurs le soir. Il y avait des ratés chez les hippies, mais aussi beaucoup de jeunes idéalistes, par exemple des Californiens qui avaient grandi avec des valeurs de paix, de tolérance, de non-carriérisme, à l'opposé du monde dans lequel mes camarades d'études et moi avons grandi.

- Vous avez goûté à la drogue ?
- Pour créer une relation de confiance avec eux, il m'est arrivé, deux ou trois fois, de fumer un joint en leur compagnie. J'avais pris la précaution de le faire sous contrôle médical, pour éviter tout risque de dérive. Ca permet de descendre un peu dans le subconscient, d'élargir un peu le champ de conscience et d'aiguiser certaines perceptions.

- Le retour à Lausanne, un an plus tard, c'est le retour à la case conformisme ?
- J'ai un souvenir très précis. Le jour même de mon retour, je suis tout content. Dans le bus, je suis assis en face d'un monsieur, je lui parle et il me répond : « On n'a pas été présentés ! ». Il lève son journal et voilà, c'est la fin de la discussion ! Certains de mes camarades d'études ont trouvé mon voyage sans intérêt. Ils ne voulaient pas que je vienne bousculer le monde où ils vivaient depuis toujours et où ils commençaient à construire leurs habitudes. Quant à moi, je me suis engagé au CICR, pour aider les populations victimes de la guerre, au Liban puis en Afrique australe.

- Vous vouliez une vie de découvertes ?
- J'aurais pu redevenir 100 % conforme, mais je ne voulais pas. Je préférais essayer de devenir un témoin de la diversité et de la beauté du monde, quelqu'un qui va au-devant des choses, qui partage, qui butine ici et là. J'aurais pu tout arrêter, bien sûr, et rester à Lausanne ! Mais j'ai décidé que j'allais vivre dans des régions différentes, avec des gens différents et en exerçant des métiers différents. J'avais été très marqué par un grave accident lorsque j'avais sept ans, et tout cela m'est revenu fortement à l'esprit.

- Quel accident ?
- J'habitais à Morges, c'était la première semaine d'école. Je traverse la route et je me fais renverser

par un camion. Gros accident ! Je n'ai pas perdu conscience et me souviens de tout. J'ai eu toutes sortes de blessures, des fractures diverses, de la taille jusqu'aux pieds. Mais rien à la tête. De grosses opérations, quatre mois d'hôpital, les médecins ont pensé que j'allais mourir. En fait, la nature est tellement merveilleuse que je n'en ai gardé aucune séquelle.

- Ca vous a fait réfléchir à la vie ?

- J'ai pris de ce fait très tôt conscience de la mort, qui avait failli m'emporter; mais cela m'a surtout poussé dans les bras de la vie, en réalisant à quel point celle-ci constitue un cadeau merveilleux. Je ressentais une profonde reconnaissance, qu'il était de mon devoir de la célébrer et de la faire fructifier. Ca voulait dire, pour moi, que je devais aller vers les autres, que je devais partager, être ouvert, généreux.

- Vous découvrez la religion ?

- Ma mère était très croyante, je l'accompagnais à l'église protestante, et mon père était agnostique. À l'âge de dix ans, j'avais déjà lu trois fois la Bible, je l'annotais, je faisais des commentaires pour chaque chapitre. Ensuite, j'ai lu tous les autres textes, le Coran, le Talmud, les Védas..

- Vous avez gardé cette foi vibrante ?

- J'avais appris au Népal, chez des moines tibétains, des formes de méditation que je considère comme des prières. Comme je travaille énormément, je prie une fois par semaine, le dimanche en fin de journée. Ca peut durer des heures. Mais c'est un sujet trop intime, on ne peut pas vraiment en parler. Il s'agit de rechercher une paix intérieure, un état de conscience où il n'y a pas de jugement, mais juste le sentiment de pardonner et de se sentir pardonné, tout en rendant grâce. C'est une source de vie, il s'en dégage une énergie énorme.

- C'est nécessaire pour un businessman ?

- Oui, pour mener à bien des projets ambitieux, il faut ressentir cette paix intérieure qui est faite de silence, d'immobilité et de douceur. Tout au long de ma carrière, j'ai exercé de grosses responsabilités, impliquant parfois des combats et le besoin d'être fort; mais en contrepoint, il y a toujours eu cette petite voix intérieure, cette lumière paisible, cette musique harmonieuse, sans lesquelles un tel engagement n'aurait pas été possible.

- Quelle place tiennent vos six enfants ?

- J'ai une tribu ! Mon premier fils, Vincent, a 38 ans, il est avocat à Paris et a épousé une Franco-Vietnamienne, ils ont deux enfants. Mon deuxième fils, Arnaud, a 35 ans ; il est financier et travaille avec moi dans SymbioSwiss, la société que j'ai fondée. Il est né au Mexique et a épousé une Autrichienne. J'ai une fille de 30 ans, Yin, qui vit à Atlanta et qui a épousé un Hondurien. Ils ont deux enfants. J'ai un fils de 26 ans, Claudio, qui vit à Miami et travaille chez Cartier. Et puis, avec ma deuxième femme, Ana Maria, on a eu nos deux derniers, Isabelle et Théo, nés à Paris et ayant grandi en Allemagne avant de rejoindre la Suisse. Ils ont 13 et bientôt 15 ans.

- Vous avez suivi le conseil de la Bible : croissez et multipliez ?

- Nous venons de parler de religion, mais il n'y a pas que cela dans la vie. J'aime la vie sous toutes ses formes. C'est merveilleux d'avoir des enfants. Ma famille, c'est une mini-Nations-Unies. Tous les dimanches, on communique sur un site.

- Le Parlement, ce n'est pas le milieu le plus conformiste ?

- Au début de ma vie professionnelle, je m'étais demandé si je voulais entrer en politique. J'avais

décliné parce que je disais : passer une vie à changer une virgule dans la Constitution, c'est un peu absurde. Et je suis allé découvrir le monde. Aujourd'hui, dans un monde en pleine mutation, je pense que l'expérience qui est la mienne et l'ouverture d'esprit qui va avec peut être utile au pays.

- Vous ne recherchez pas aussi une forme de reconnaissance ?

- Si je recherchais la reconnaissance, je l'aurais davantage à travers mes projets internationaux. J'ai la chance de pouvoir mener de front plusieurs activités passionnantes, qui vont de l'édition académique à la conception de villes nouvelles, du développement de nouvelles technologies à l'appui aux entreprises innovantes, ou encore un projet écologique dans le domaine du traitement de l'eau. Cela me vaut de rencontrer sans cesse des gens captivants. Ce que je recherche aujourd'hui, c'est le contact avec mes concitoyens. Certes, des gens m'ont peut-être vu en photo avec Bill Clinton ou Arnold Schwarzenegger, et ils peuvent se demander : « Et moi, est-ce que je l'ai vu dans mon village ? Est-ce que je l'ai vu au marché ? ». La réalité est que j'ai toujours éprouvé autant de plaisir à rencontrer des gens simples et normaux que les grands de ce monde. D'ailleurs souvent d'avantage, dans la mesure où le contact est plus franc, plus direct. Ce qui compte, c'est que la chaleur humaine prédomine. Que l'humain soit au centre.

- Vous avez l'impression d'avoir 25 ans et de repartir au Népal ?

- J'ai la même curiosité et même une ardeur nouvelle. Quand j'étais dans des multinationales, je voyageais en business ou en première, ou même en jet privé. Aujourd'hui je vole en Easyjet ! Ça me va très bien. L'année dernière, je suis allé vingt-cinq fois à Singapour : toujours en éco ! Ce qui me fait vibrer, c'est notre projet: la conception d'une zone industrielle futuriste, un extraordinaire projet logistique pour la ville-Etat de Singapour, souterrain et complètement automatisé.

- Vous mesurez deux mètres, comment faites-vous ?

- A l'aller, je travaille non stop sur mon ordi et, au retour, je suis tellement crevé que je m'endors tout de suite.